

L'été
des
nouveaux
départs

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: L'été des nouveaux départs / Kirsty Ferry

Autre titre: Edie's Summer of New Beginnings. Français

Nom: Ferry, Kirsty, auteure

Description: Traduction de: Edie's Summer of New Beginnings

Identifiants: Canadiana 20260021806 | ISBN 9782898044472

Classification: LCC PR6106.E77 E3514 2026 | CDD 823/.92-dc23

Titre original: Edie's Summer of New Beginnings

© Kirsty Ferry 2022, 2023

Publié en accord avec Lorella Belli Literary Agency Limited
et 2 Seas Literary Agency

© Les éditions JCL, 2026 (pour la présente édition)

© 2026, Valentin Translation (pour la traduction française)

Illustration de la couverture:

Berni Stevens Cover Design et Jarmila Takač

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

KIRSTY FERRY

L'été
des
nouveaux
départs

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Valentin Translation

LES ÉDITIONS JCL 

*À mes grands-pères,
Thomas Henry Armstrong et Fred Simpson*

1

Le village où je vivais était assez petit. Dans un petit village, bien sûr, vos affaires sont les affaires de tout le monde. Voilà pourquoi toute l'assemblée réunie dans la petite épicerie de Padcock s'arrêta et poussa un «Oh!» de surprise lorsque Sally annonça une nouvelle stupéfiante...

— Une équipe de tournage va venir à Padcock Court cet été!

— Oh, dis-je en me joignant au chœur et en m'approchant du comptoir pour mieux entendre Lilian.

Cette dernière commentait :

— Oh. Mais comment M^{me} Pompon va-t-elle supporter cela? Ne va-t-elle pas lâcher ses chiens sur eux?

M^{me} Pompon portait toute l'année des chapeaux cloches qui ressemblaient à des cache-théières et passait son temps à enguirlander les gens. Elle aimait particulièrement enguirlander ceux qui passaient trop près de son portail, surtout en voiture. Son vrai nom était M^{me} Pomeroy, mais son choix de chapeaux lui avait valu son surnom.

Les chiens de M^{me} Pompon étaient deux grands labradors qui la fixaient et bavaient pendant qu'elle criait.

— Attrapez-les! Attrapez-les, les gars! avait-elle hurlé lorsque mon amie Cerys et moi, un soir où nous rentrions du pub, avions eu l'audace de glousser en passant devant Padcock Court.

— Grrr! avait fait Arfur, avant de se coucher.

— Wouf! avait fait Umberto, avant de se coucher lui aussi.

Heureusement, et sans surprise, Cerys et moi avions survécu à l'attaque.

— Je ne sais pas, dit Sally, revenant sur le sujet de l'équipe de tournage. Peut-être qu'elle sera un peu plus flexible si cela lui rapporte de l'argent.

Tout le monde acquiesça sagement. De l'argent, il ne faisait aucun doute que M^{me} Pompon en avait cruellement besoin. Padcock Court était imposant : une antique demeure familiale dans notre village pittoresque – mais derrière le crépi blanc et les poutres en bois sombre, les toits fuyaient, les plafonds cédaient et les fenêtres vibraient lorsque le vent soufflait dans la prairie et venait frapper l'arrière de la maison. Je le savais parce que, quand j'étais petite et que ma grand-mère vivait encore à Padcock, avant que je n'hérite de sa maison, elle était très amie avec M^{me} Pompon, qui n'était pas aussi grincheuse à l'époque. Même si, à l'époque, elle possédait déjà une impressionnante collection de chapeaux cloches.

J'avais toujours passé la majeure partie de mon temps à faire des allers-retours entre Padcock et les endroits où je vivais. Ma mère, Bridget, m'avait eue très jeune et m'avait envoyée en pension dès qu'elle avait pu. Elle ne s'était jamais beaucoup occupée de moi, et c'est ma grand-mère qui m'avait pratiquement élevée.

Ma grand-mère avait connu son heure de gloire dans les années 1960. Elle avait plein d'histoires à raconter sur cette époque, mais elle ne s'était jamais mariée. J'ignorais complètement qui était mon grand-père, tout comme je n'avais jamais su qui était mon père. J'ignore si ma mère elle-même l'a déjà su. Il n'était probablement pas surprenant que mon style personnel donne l'impression que j'ai été parachutée directement des années 1960 dans le 21^e siècle, vu l'influence de ma grand-mère dans ma vie. Pour une raison quelconque, le souvenir de cette époque me rendait heureuse et me rassurait, et l'histoire de ma grand-mère m'avait clairement plus marquée qu'elle ne l'aurait pensé.

Tout naturellement, j'avais commencé à m'habiller comme l'une des muses d'Andy Warhol pendant mon adolescence rebelle, quand ma seule préoccupation, dans mon école huppée, était de sécher tous les cours qui n'étaient pas consacrés à l'art. Mon *look* était simple mais efficace : minijupe noire, col roulé noir, boucles d'oreilles chandelier et bottes. Je m'étais décoloré les cheveux, naturellement brun foncé, qui m'arrivaient au menton, et les portais généralement en queue-de-cheval. Au début, lorsque j'eus grandi et développé mon propre style, on m'avait adressé quelques regards étranges à Padcock mais on m'avait rapidement acceptée comme « cette fille bizarre, l'artiste de Londres. »

J'avais toujours aimé Padcock, qui convenait à ma grand-mère et à moi aussi pour le moment, même si le village était sans aucun doute un peu trop touristique. Tant de films et de séries télévisées avaient été tournés dans ce petit endroit endormi des South Downs que le fait d'apprendre que M^{me} Pompon allait recevoir une équipe de tournage n'aurait pas dû susciter une telle excitation, mais nous nous souvenions

tous de la dernière fois où quelqu'un était venu filmer chez nous. C'était une émission de jardinage, et M^{me} Pompon avait crié sur le célèbre jardinier, qu'elle avait chassé avec son sécateur.

— Edie.

Sally m'interpella brusquement, me ramenant au présent, alors que je me demandais jusqu'où M^{me} Pompon avait poursuivi cette malheureuse star des jardiniers.

— Ce programme va t'intéresser.

Quand tout Padcock tourna le regard vers moi, le mouvement s'entendit presque.

— Quoi? Pourquoi?

J'étais un peu abasourdie. Quand une nouvelle équipe de tournage débarque, je m'y intéresse autant que n'importe quel habitant du village. Une fois, nous avons organisé au pub un «bingo des célébrités». Le charmant Sam, barman et propriétaire du Spatchcock Inn, gardait derrière le bar la liste officielle de ce qu'il fallait repérer et nous lui chuchotions à l'oreille lorsque nous entendions ou voyions quelque chose d'intéressant, par exemple une star de cinéma qui se cachait derrière un bâtiment pour fumer ou un acteur qui piquait une crise de colère et qu'un membre de l'équipe de production entraînait par la manche pour le calmer.

— Parce que, Edie, cette équipe de tournage participe à un défi artistique.

Sally se pencha en arrière sur sa chaise derrière le comptoir et croisa les bras.

— Et... ?

Je ne comprenais pas le rapport.

— Et tu pourrais y participer !

— Mais non !

— Si, tu peux. Tu peins. Tu dessines. Tu fais de l'art.

— Eh bien... oui.

Je sentis mes joues rougir. Je devais admettre que près de la moitié des « œuvres d'art locales » exposées chez Votre joyeux fourbi, boutique artisanale et salon de thé bio que tenait Cerys, étaient de moi. Je travaillais à temps partiel chez elle.

Enfin, Cerys dirait que je travaillais *pour* elle, mais je ne suis pas du tout d'accord. Techniquement, c'était ma responsable, mais si elle avait dû me sanctionner, je suis sûre qu'elle m'aurait simplement dit qu'elle était très « déçue » de moi, et je me serais mise à pleurer.

Donc, oui, certaines des œuvres d'art dans sa boutique étaient les miennes, mais cela ne signifiait *absolument pas* que je voulais participer à un concours télévisé.

— Mais ça ne signifie pas que je souhaite participer à un concours télévisé, tentai-je.

Ce sentiment de panique qui m'envahissait dès que j'envisageais un projet plus ambitieux sur le plan artistique que de peindre de jolies petites scènes de village pour la boutique d'artisanat me serrait la poitrine. Quand je vivais à Londres, je m'étais lancée à fond dans l'art d'avant-garde. J'avais un atelier et tout le reste, non loin de mon appartement de

Camden Town. Cet appartement appartenait à ma famille depuis que ma mère était bébé, et il était devenu mon pied-à-terre lorsque j'avais quitté Goldsmiths – l'université où Mary Quant avait étudié – et décidé de poursuivre une carrière qui valorisait mon côté créatif.

Mais l'attrait pour Londres et le sentiment que mon œuvre était expressive et significative s'étaient évanouis lorsque ma grand-mère était morte. Je n'avais plus l'esprit assez libre pour continuer. En conséquence, j'étais sûre que mon travail semblait désormais assez limité et anecdotique.

Un peu comme ce que je ressentais, maintenant que j'étais en sécurité à Padcock, où le monde réel ne pouvait pas m'atteindre. Je m'essayais à l'art décoratif pour la boutique de Cerys. Rien de plus. C'était tout ce dont je me sentais capable.

— Je ne *veux* pas faire ce genre de choses. Je ne *peux* pas faire ce genre de choses. Je ne *ferai* pas ce genre de choses...

— Mais ils veulent que des artistes locaux participent. C'est écrit dans la brochure.

Sally me regarda avec une lueur dangereusement vive dans les yeux.

— Personne n'est plus local que toi. Ta grand-mère parlait tout le temps de toi et de tes expositions à Londres. Et...

Une fois de plus, tout le monde dans la boutique, y compris moi-même malgré mes réserves, se pencha en avant, impatient.

— ... le juge est célèbre.

— Oh!

Un nouveau chœur d'exclamations admiratives s'éleva.

— Qui donc?

— Ninian Chambers, termina fièrement Sally.

— Oh nooon! hurlai-je.

Tout le monde tourna à nouveau les yeux vers moi, clairement horrifié que je sois aussi hostile à Ninian Chambers, artiste pourtant couvert d'éloges et apprécié de tous.

Mais je n'avais pas pu m'en empêcher. Je ne pouvais nier que ce refus strident venait de moi.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que ce fichu Ninian Chambers et moi avions une sacrée histoire.

Lorsque je vivais à Londres, j'avais un travail assez incroyable en tant que commissaire d'expositions pour diverses galeries de la ville, j'habitais un charmant petit appartement à Camden Town, rempli d'objets vintage, et je commençais à me faire connaître dans le monde de l'art pour mes peintures. J'avais une bonne réputation et un public fidèle. Puis, le vent avait tourné d'un coup...

Je venais de rompre avec le dernier d'une longue série de petits amis – c'était mon choix, pas le sien –, même si je ne sais pas s'il s'en était rendu compte, car j'avais simplement agi comme je le faisais toujours: j'avais décidé que je ne méritais pas d'être en couple, je m'étais très mal comportée et j'avais provoqué une dispute qui avait dégénéré au point qu'il m'avait quittée. Puis, ma grand-mère était tombée malade, et ma mère avait refusé de me soutenir dans cette épreuve

– elle était restée à l'écart, dans un autre pays. La situation avait suivi son cours et j'avais essayé d'ignorer tout cela, mais après une soirée particulièrement difficile – une soirée qui reste encore aujourd'hui gravée dans ma mémoire –, j'avais compris que je devais plus ou moins m'enfuir.

J'avais démissionné de mon travail et j'étais revenue à Padcock. J'espérais que ma grand-mère allait guérir, car elle s'acharnait à dire qu'elle allait mieux, mais ce n'était évidemment pas le cas, alors j'avais fini par rester pour m'occuper d'elle. Ce qui m'avait encore plus brisée.

Une fois qu'elle était décédée, j'avais brusquement réalisé que c'était fini: j'étais seule. Je n'avais plus de famille qui semblait se soucier de moi, plus de travail dans lequel me perdre et plus le cœur à créer quoi que ce soit. Et c'était une prise de conscience horrible. Soudain, l'idée de retourner à Londres m'était insupportable. Je n'avais plus ni motivation ni énergie, et je voulais me terrer à Padcock jusqu'au moment où je me sentirais mieux armée pour affronter la situation.

J'avais fermé mon appartement de Camden Town et donné un jeu de clés à Earnest Barnaby, mon collègue et meilleur – voire seul – ami à Londres, en lui demandant d'y passer de temps en temps. J'avais fait de même avec mon atelier merveilleusement ensoleillé. Et j'étais plus heureuse. Beaucoup plus heureuse.

Mais voilà que Ninian Chambers avait l'audace de refaire surface...

2

Environ six ans plus tôt

C'était le soir du vernissage d'une exposition dans une galerie de Mayfair, un endroit que je connaissais très bien, et Earnest Barnaby et moi déambulions parmi les œuvres exposées, grignotant des crudités défraîchies et des vol-au-vent détrempés, tout en sirotant du champagne avec beaucoup d'élégance.

De temps en temps, nous poussions des exclamations.

Cela montrait bien sûr aux autres à quel point nous passions un moment fabuleux.

Ce que les autres visiteurs ignoraient en revanche, c'est que nous avions une petite flasque de vodka que nous nous passions pour l'ajouter à nos verres ; le champagne était infect, car Julio, le propriétaire, ne lésinait jamais sur rien, sauf sur les petits fours et les boissons pour ces événements. La vodka nous aidait à tenir le coup.

Si Julio était avare en nourriture, c'est qu'il pensait que les œuvres exposées parleraient pour lui et que les gens ne remarqueraient pas à quel point le buffet était mauvais. Sa présentation pour cette exposition particulière indiquait qu'il espérait que les installations « marqueraient définitivement,

irrévocablement et quantifiablement les yeux et les cœurs des spectateurs». Earnest Barnaby, qui travaillait dans l'équipe marketing de l'entreprise où j'étais employée, lui avait dit que «quantifiablement» était un mot inventé et avait essayé de lui demander ce qu'il entendait réellement par là. Mais apparemment, Julio avait eu l'air si accablé par cette remarque, se lamentant de ne pas trouver de meilleur mot, qu'il avait fini par le laisser l'utiliser par pitié.

Sinon significatives d'un point de vue «quantifiable» (ou «définissable»), les œuvres exposées dans la galerie ce soir-là constituaient en tout cas une des collections d'art moderne les plus extravagantes que j'aie jamais eu le malheur de voir. Je n'avais pas participé à leur sélection, je n'avais pas été impliquée du tout, et j'étais donc horrifiée par tout ce que je voyais.

— Oh, regarde. Est-ce que c'est une installation? demandai-je à Earnest Barnaby en montrant quelque chose d'étrange.

Earnest Barnaby s'appelait en réalité simplement Barnaby, et il était super gentil, mais aussi super sérieux parfois.

Il regarda attentivement, et même sérieusement, le tas de vieux emballages de bonbons et la paire de lunettes cassées posés sur un vieux coussin rongé par les mites, puis il hocha la tête.

— Oui. Ça s'appelle *Time Passes*. C'est pire en vrai que dans la présentation qu'on nous a faite. Bon sang.

— Quoi? Ce n'est donc *pas* juste un tas de vieux papiers de bonbons et une paire de lunettes cassées sur un vieux coussin miteux?

— Ce n'est pas ce que suggère l'étiquette, Edie.

— Eh bien, je trouve ça nul.

— C'est un hommage au grand-père de l'artiste.

Earnest Barnaby se leva et remit ses lunettes sur son nez. Je savais pertinemment qu'il portait habituellement des lentilles de contact, mais il choisissait parfois de mettre des lunettes pour se donner l'air plus intelligent ; ce soir-là était clairement l'une de ces occasions.

— C'est une œuvre très émouvante. *Quantifiable*, même.

Je savais qu'il racontait n'importe quoi et feignait de paraître impressionnant et sincère. Je le connaissais bien, et je savais que son opinion correspondait à la mienne et qu'il pensait aussi que c'était complètement absurde.

— Non. Non, ce n'est ni émouvant ni même quantifiable, Barnaby, rétorquai-je avec mépris. Comme je l'ai dit, ce n'est qu'un tas de vieux emballages de bonbons et de verres cassés sur un vieux coussin dégoûtant...

— Je t'assure que ce n'est pas le cas, répondit une voix écossaise grave, sur un ton assez dur, voire agressif, tout près du sommet de ma tête.

Je me retournai et levai les yeux pour croiser le regard sombre et revêché d'un très bel homme. Il avait des cheveux bruns où jouaient de légers reflets cuivrés, dus à la lumière du lustre bizarre représentant la Méduse, et une barbe de trois jours artistiquement taillée sur son menton carré. Sa bouche était pincée en une petite ligne fine et il avait vraiment l'air très en colère.

— Je ne suis pas d'accord, dis-je. C'est un tas de ferraille.

— Non.

C'est alors que Julio s'approcha de nous discrètement. Je connaissais Julio depuis longtemps et je savais qu'il était, en un mot, assez flagorneur et qu'il adorait prendre de nouveaux artistes sous son aile et les «encadrer». Ce qui signifiait, en réalité, qu'il prenait une part substantielle de leurs bénéfices pour les faire connaître et les présenter à toutes sortes de «réseaux». Il avait eu la sagesse de ne pas essayer avec moi lorsque certaines de mes œuvres avaient fini dans sa galerie, donc j'imagine que nous nous comprenions plus ou moins.

— Puis-je demander de quoi il est question ?

Julio cligna innocemment des yeux et l'Écossais se tourna vers lui.

— De cette installation. *Mon* installation.

Oups. Je sentis le sang affluer à mes joues comme une mer de lave et je pris rapidement une gorgée de champagne corsé de vodka.

— Mademoiselle ici présente suggère que ce n'est pas de l'art.

— Eh bien, en effet.

Je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Même toi, Julio, tu vois forcément que c'est un tas d'ordures. Et vous aussi, *monsieur*.

Je pointai du doigt l'Écossais renfrogné.

— *Mademoiselle* a un nom. Alors, pour commencer, ne soyez pas si condescendant. Et ensuite, ouvrez les yeux. C'est un tas d'ordures. Ça devrait être dans une poubelle, pas dans une galerie !

L'Écossais cligna des yeux et prit un air grincheux.

— Ce tas d'ordures, comme vous le dites si succinctement, a une importance incroyable pour moi.

Il posa la main sur sa poitrine, à peu près à l'endroit où se trouve le cœur.

— C'est un hommage à mon...

Et là, il eut un léger sanglot.

— ... grand-père. Cela montre que ma vie s'est effondrée quand il est décédé.

Il baissa la tête et fixa le regard sur le sol, joignant les mains comme pour prier.

— Tout ce qui me restait en guise de souvenir, c'étaient ces lunettes, son coussin préféré et quelques emballages de bonbons que j'ai trouvés près de son fauteuil après son départ.

Ce n'était pas la chose à me dire. Ma grand-mère venait d'apprendre qu'elle était atteinte d'une maladie qui pouvait être mortelle, et je n'avais vraiment pas envie d'entendre des idioties dans ce genre sur la mort des grands-parents et tout ça ; je refusais de croire que ma grand-mère allait mourir, ou même qu'elle pouvait mourir.

— Oh, ouvrez les yeux, répétai-je. Si tout cela compte tant pour vous, pourquoi l’avez-vous mis dans une putain de galerie, avec une étiquette de prix dessus ?

Apparemment atterré par ce que je venais de dire, l’artiste écarquilla les yeux et je pinçai les lèvres.

— Une étiquette de prix ? Une étiquette *de prix* !

L’homme se pencha et arracha sauvagement l’étiquette incriminée – au montant ridiculement élevé, dois-je dire – du petit panneau d’information à côté.

— C’est inestimable ! Je ne peux *pas* m’en séparer ! Hors de question ! Non. Non. Je ne le supporterai pas.

Il commençait à prendre un ton assez dramatique, et je sentis ma mâchoire se décrocher tandis que je le regardais avec une sorte de crainte révérencielle.

— Mais Ninian, mon ami.

Julio posa sa main sur l’épaule de l’homme – Ninian.

— Nous avons un accord.

— Je ne peux pas. C’est tout simplement au-dessus de mes forces. Non. Mon art a plus de valeur *ici*...

Il appuya à nouveau sa main sur sa poitrine.

— ... qu’*ici*.

De manière théâtrale, il désigna à nouveau le hideux bric-à-brac et fit demi-tour. Se détournant de nous, il s’éloigna d’un pas lourd et disparut dans la foule.

— Oh, cher ami !

Le galeriste se précipita à sa poursuite – oui, le prix était élevé à *ce point* – et, connaissant Julio, j’aurais parié qu’il était parti pour persuader Ninian Chambers – comme je le voyais maintenant sur le panneau d’information – de se séparer de ses vieilleries bien-aimées pour un bon prix.

— Wow!

Je me tournai vers Barnaby.

— Je suis sûre de le détester de tout mon cœur d’avoir fait ça à son pauvre grand-père, mais il était aussi assez impressionnant. Et par là, je veux dire horrible. Je crois que Julio est sur le point de pleurer.

— Je pense que nous allons beaucoup entendre parler de Ninian Chambers, dit Barnaby avec sérieux, en les regardant s’éloigner.

Je suivis son regard et nous vîmes Ninian Chambers qui gesticulait sans retenue et Julio qui lui tapotait l’épaule pour le calmer. Un journaliste que j’avais reconnu, travaillant pour un magazine culturel, se précipita lui aussi vers eux, espérant clairement obtenir un *scoop*.

Ces *scoops* aidaient généralement un artiste à se faire connaître, je savais donc que Julio encouragerait vivement la publicité lorsqu’il verrait le journaliste accourir – ce serait bien sûr également bénéfique pour Julio. Sa galerie aurait créé l’un des *buzz* sur toutes les lèvres.

— Nous allons le voir plus souvent? Cet horrible type?

Je pointai ma coupe de champagne dans sa direction, puis secouai la tête avec force.

— J’espère sincèrement que non, dis-je avec amertume. Mais je crains que nous n’y échappions pas, grâce à notre ami le journaliste là-bas. C’est plutôt injuste, Barnaby.

Je fis demi-tour et me dirigeai d’un pas rageur vers l’autre côté de la pièce, où je me sentis encore plus découragée devant une poubelle à roulettes d’où dépassait une main coupée, majeur pointé vers le haut et surmontée d’une pomme pourrie.

Mais je ne la regardais pas.

Pas vraiment.

Car des nuages encore plus sombres et plus lourds commençaient à s’amonceler dans mon esprit. Si quelque chose de grave arrivait à ma grand-mère, qu’allais-je faire ?

Qu’allais-je faire, bon sang ?

Cette nuit-là, je ne fermai presque pas l’œil. Je la passai allongée dans mon confortable lit, dans mon coquet appartement, entourée de toutes sortes d’objets vintage et rétro qui s’y trouvaient depuis que mes arrière-grands-parents avaient acheté cet endroit pour ma grand-mère, avec mon esprit qui tournait à toute vitesse, comme une bobine de film passant en boucle, si bien que je me sentais mal et que j’avais la tête qui tournait.

Et non, ce n’était pas la vodka.

Je me souvins, par exemple, quand j’étais petite et que j’avais rencontré un homme que j’aurais aimé avoir pour grand-père. Même à l’époque, je crois que j’avais compris que, si ma grand-mère venait à partir, je n’aurais nulle part où aller ni quiconque pour s’occuper de moi.

J'en étais venue à la triste conclusion que je n'aurais vraiment *personne*. Je n'avais qu'une dizaine d'années, et grand-mère m'avait emmenée à Padcock Court pour rendre visite à M^{me} Pompon. Je commençais à m'ennuyer et à m'agiter quand un gentil vieil homme avait passé la tête dans la pièce pour nous saluer. Il avait un visage très souriant et des yeux pétillants, et M^{me} Pompon m'avait dit que c'était son frère, qui séjournait là pour quelque temps. Il s'était assis avec nous et avait bavardé un moment, puis il m'avait emmenée dans le jardin et m'avait laissée grimper à un arbre pour que je puisse cueillir quelques pommes.

— C'est sûrement plus intéressant pour toi que de rester assise là-bas avec ma sœur, m'avait-il dit, puis nous nous étions assis sous l'arbre et avions grignoté les pommes, et il avait sorti de quelque part une bouteille de limonade maison, ainsi que du chocolat, et je me souviens d'avoir désespérément souhaité qu'il soit mon grand-père.

Je n'avais pas connu mes grands-pères – bon sang, je ne connaissais même pas mon père –, alors c'était sympa de faire pendant un moment comme si ce monsieur était l'un d'eux.

Je me rappelai que le frère de M^{me} Pompon m'avait aussi raconté l'histoire de Lady Lucy Padcock, comment elle était morte en se rendant à son mariage, de sorte qu'elle hantait désormais les ruines de la vieille église du village. La plupart des enfants auraient été terrifiés, mais je me souvins d'avoir écouté, fascinée, les yeux probablement écarquillés, tandis qu'il décrivait sa robe blanche et son air mélancolique, confirmant ainsi mes soupçons : elle était la belle jeune fille représentée sur un portrait que j'aimais particulièrement à Padcock Court.

Le portrait de Lady Lucy était toujours l'un des moments forts de mes visites chez M^{me} Pompon, mais personne ne m'avait jamais raconté son histoire, sans doute parce qu'on trouvait cela inapproprié. Je m'imprégnai donc de tout ce récit comme une éponge.

Après cela, je m'échappais parfois même du cottage de ma grand-mère et m'asseyais dans le cimetière, dans l'espoir de rencontrer Lady Lucy. J'avais toujours mon carnet de croquis avec moi, dans lequel je dessinais des portraits imaginaires du fantôme, souvent assez sombres et effrayants. Avec le recul, je me rends compte que c'est ainsi qu'est née ma passion pour la transcription des pensées sur le papier.

Mais ces pensées étaient très douloureuses au cœur de la nuit, et lorsque je finis par m'endormir, je dus pleurer dans mon sommeil, car mon oreiller était tout mouillé le lendemain matin.

* * *

Quelques mois s'étaient écoulés avant que je rencontre à nouveau Ninian Chambers. C'était tout à fait par hasard. Je m'étais acheté un bon grand café latté au café de la Tate Modern avant d'aller voir une nouvelle exposition et je m'installais pour le boire.

Je n'avais d'yeux que pour mon tout nouveau catalogue d'exposition, que j'avais l'intention de feuilleter attentivement. Ce catalogue me permettrait au moins de m'évader du monde réel. Et j'avais besoin de me changer les idées, ce jour-là. Je venais d'avoir une violente dispute avec le garçon avec qui je sortais depuis quelques semaines, principalement parce que, selon moi, il insistait trop et trop tôt pour rencontrer mes amis et ma famille.

— Je me fiche de tes foutus amis et de ta famille. Pourquoi devrais-tu te soucier des miens ? avais-je crié pendant le petit déjeuner. Merde, je ne m'intéresse même pas autant à toi !

Avec le recul, je me rends compte que j'avais peut-être dépassé les bornes.

Je ne sais pas ce qui m'avait poussée à lever les yeux lorsque Ninian était entré, mais je l'avais fait. Je l'avais senti avant même de le voir.

Et je m'étais figée. Je m'étais complètement figée, la tasse de café à mi-chemin de ma bouche et tout le reste. Bizarrement, la même chose avait semblé lui arriver. Il s'était simplement arrêté, avait tourné la tête et m'avait regardée directement, alors que j'étais cachée dans un coin, à l'abri des regards. Il était resté immobile au milieu du café, tandis que les clients essayaient de le contourner, puis il s'était dirigé droit vers ma table.

Sans me quitter des yeux.

Je le savais bien puisque je suivais chacun de ses mouvements ; mes yeux ne l'avaient pas quitté non plus, même si mon cœur s'était mis à battre à tout rompre et que je me demandais ce qu'il voulait.

Il avait l'air très en colère, en fait. Son front était plissé et ses sourcils froncés indiquaient une ferme détermination.

En quelques pas, il m'avait presque rejointe, mais quelqu'un s'était levé d'une table voisine et l'avait intercepté.

— Ninian ! Je suis ravie que tu aies pu venir !

Nos regards se tournèrent tous les deux vers la femme qui s'était dressée entre nous. Je reconnus alors Cressida Hawthorne, une autre galeriste que je connaissais vaguement dans le milieu, mais avec laquelle je n'avais aucun lien réel. Elle connaissait probablement mieux mes œuvres que moi-même, ce qui, rétrospectivement, était sans doute un atout. Mon nom d'artiste était Edith Hill, mais dans la vie privée, je m'appelais Edie Brinkley; Cressida avait certainement entendu parler d'Edith, mais elle ne connaissait pas «Edie». Je savais que le mari de Cressida était chroniqueur pour un journal du dimanche et, comme Julio, elle avait aidé quelques artistes à gravir un ou deux échelons, mais en mobilisant les lecteurs de son mari plutôt qu'en leur facturant des commissions exorbitantes.

Je parie qu'elle ne lésine pas non plus sur le budget petits fours de ses événements.

En tout cas, Cressida avait la réputation d'avoir l'œil pour repérer les talents, ce qui me rendait perplexe. À en juger par son accueil enthousiaste, elle pensait clairement que Ninian avait du talent.

Or, tout ce que je voyais quand je pensais à lui, c'était ce tas de déchets sur le coussin crasseux de chez Julio. Il était encore presque douloureux d'y penser.

— Cressida, dit-il. Ravi de vous rencontrer en personne.

— Moi aussi, Ninian!

Elle lui fit alors une bise aérienne, pleine d'élégance. Il semblait toutefois un peu mal à l'aise. Ses yeux se posèrent à nouveau sur moi et je continuai simplement à le fixer du regard.

— Allez, venez, continua Cressida. Allons déjeuner et nous parlerons de l'exposition.

Elle lui prit le bras et le conduisit à sa table, lui expliquant combien d'œuvres elle comptait exposer, et je ne pus m'empêcher d'entendre cette bombe :

— L'acheteur de *Time Passes* nous a dit qu'il était intéressé par une autre de vos œuvres. Je me demandais si nous pouvions vous commander quelque chose dans le même esprit...

Ce fut plus fort que moi. Je me levai, posai ma tasse avec fracas et m'entendis crier :

— Eh bien, je ne sais pas combien d'autres grands-parents décédés il a, alors vous n'aurez peut-être pas de chance sur ce coup-là, Cressida !

— Pardon ?

Comme on pouvait s'y attendre, Cressida me regardait avec stupéfaction, ainsi que le reste de la clientèle du café.

— Demandez-lui donc, bredouillai-je, outrée alors que tout me revenait en mémoire. Il avait dit qu'il ne le vendrait pas ! Il l'avait *dit* ! Je suis profondément, profondément choquée et consternée. Vous êtes quelqu'un d'*horrible*, Ninian Chambers !

Bon, je dois admettre que ce n'était pas mon moment le plus glorieux. J'avais la tête complètement embrouillée et, pour être tout à fait honnête, si j'étais à la Tate Modern, c'était surtout parce que je ne supportais pas de voir qui que ce soit et que je séchais le travail. Je ne voulais pas qu'on me demande comment ça allait. Les nouvelles de ma grand-mère empiraient et fonctionner au niveau le plus élémentaire chaque jour réclamait tous mes efforts.

— Attendez..., commença Ninian Chambers en se retournant vers moi.

Il tendit la main, visiblement dans l'intention de me toucher ou de me serrer la main, et je la repoussai instinctivement. Je ne voulais personne près de moi. Le visage de Ninian s'assombrit, une lueur hostile passa dans son regard.

— Il faut qu'on parle. Vous devez savoir que...

— Je n'ai *rien* à savoir, sifflai-je. Je n'ai même pas besoin de vous connaître, vous.

Puis, mon téléphone sonna. Un SMS.

Ninian s'approcha de moi et insista :

— Je suis désolé, mais je *dois* vous parler.

Je lus le message, court et lapidaire, et me mis à rire, mais ce n'était pas un rire amusé.

— Oh, wow. C'est vraiment une journée mémorable.

Je levai les yeux vers Ninian, étrangement triomphante.

— Je viens de me faire larguer. Par SMS. Il n'a même pas pris la peine de me le dire en face.

Puis, je fis volte-face et sortis du café d'un pas décidé, consciente que tous les clients me regardaient.

Mais, bizarrement, je me sentais soulagée.

Encore un petit ami de moins.

Tant mieux.

Tout le monde finissait toujours par me quitter de toute façon, alors à quoi bon essayer ?